

# Reem Acra, la célèbre Libanaise qui habille les stars

**Success story** La notoriété internationale sourit depuis longtemps déjà au talent phénoménal de Reem Acra. Mais c'est aux racines profondes de son enfance libanaise et de ses pérégrinations que la célèbre designer remonte pour en révéler les origines. Récit d'un entretien effectué récemment à Beyrouth avec un personnage hors pair, avant son retour à New York.

**Suzanne BAAKLINI**

Cet amour de la mode est né très tôt chez Reem Acra, qui a passé toute son enfance et sa jeunesse au Liban, dont elle garde des souvenirs toujours vivaces. « J'ai vécu mon enfance au Liban et j'aime beaucoup ce pays, dit-elle. Au cours de ce séjour, j'ai réalisé un rêve vieux de trois ans au moins : retrouver mes amies de classe de l'école Notre-Dame de Bezançon, que je n'avais plus revues depuis le début des années 70. C'était pour moi un grand moment d'émotion. »

Ses premières études universitaires n'avaient pas grand-chose à voir avec la mode, puisque Reem Acra a obtenu son diplôme de business de l'AUB. Mais c'est là, pourtant, qu'elle fait ses débuts dans le domaine. « Un jour, on me demande d'organiser un défilé de mode des habits que je confectionnais moi-même, raconte-t-elle. Je créais déjà mes habits depuis de nombreuses

années, c'est une habitude qui remonte à l'enfance. L'amour de la mode ne m'est donc pas venu d'un jour à l'autre, ce n'est même pas quelque chose auquel je rêvais, mais qui existait déjà en moi et constituait une partie naturelle de mon style de vie. C'est ce qui a facilité les choses pour moi. Et j'ai réalisé que la mode était la voie à suivre en ce dernier jour à l'AUB, quand j'ai organisé le défilé de mode. »

Reem Acra insiste que c'était donc sa « destinée » de partir, et d'aller poursuivre ses études puis sa carrière à l'étranger. « J'ai étudié au Fashion Institute of Technology à New York, puis à l'école Esmod de Paris, poursuit-elle. J'ai passé par des expériences variées et toutes incroyables. J'ai travaillé dur pour arriver là où je suis, parce que je voulais bien comprendre le domaine et l'éthique du métier. »

Après son passage à Esmod, Reem Acra décide donc de retourner vers New York,

même si l'école française tente de la garder. « Mais j'ai préféré terminer mes études à FIT », se souvient-elle. Sa carrière a démarré tout aussi vite à New York, son talent ayant très vite été remarqué. « Un jour seulement après avoir obtenu mon diplôme, j'ai eu ma première proposition de travail, décrochant ainsi le ticket qui me permettait de rester à New York, dit-elle. L'entreprise en question avait demandé à FIT qui était leur major de promotion, et c'était moi. » S'ensuit une période de travail intense. « Durant quelques années, je me suis exercée à tous les aspects du métier, ne me limitant pas au design pur, précise-t-elle. Je demandais toujours à ce qu'on me confie plus de tâches, terminant rapidement celles que j'avais en main pour en prendre d'autres. J'ai tout appris, et j'ai trouvé ma propre façon de travailler, accomplissant de belles œuvres pour les compagnies qui m'employaient. »

Reem Acra s'est rapidement fait connaître pour ses robes de mariée magnifiques, mais la simplicité de son style et son habileté hors normes à mélanger les couleurs la prédestinaient aussi à dessiner des robes de soirée d'une grande élégance. Il y a plusieurs années déjà qu'elle a fondé sa propre marque, et sa compagnie produit actuellement une ligne pour le jour.

**« Nous sommes tous des immigrés »**

A-t-elle jamais ressenti la moindre discrimination en tant qu'immigrée libanaise, au cours de ces premières années ? « C'est une question que je préfère ne pas me poser, souligne Reem Acra. Je suis une immigrée, comme tout le monde, point à la ligne. Je suis moi-même, je connais l'étendue de mon talent, et celui-ci est très apprécié. »

Est-ce qu'avoir une double culture orientale et occidentale se retrouve d'une façon ou d'une autre dans le processus de création ? « Certainement, répond-elle. J'ai eu la chance d'avoir été élevée à Beyrouth, par une famille très ouverte aux cultures, aux arts, aux questions identitaires. Mes deux parents étaient très portés sur l'art. Ils étaient eux-mêmes extrêmement talentueux de diverses manières. Nous n'étions jamais sur la même longueur d'onde que les autres, et toujours avant-gardistes. De plus, vivre au Liban, être entourée par un si beau pays et une si belle culture, tout cela est resté ancré en moi. Mais j'ai, d'un autre côté, une simplicité caractéristique dans ma façon de penser et dans mon approche des choses. » Elle cite les lieux qu'elle a visités, où elle a vécu, ses années à Hong Kong et à New York, ses études à Paris... « Pas beaucoup de jeunes filles avaient vécu dans des endroits comme Hong Kong, à résider et travailler seules, à un jeune âge, souligne-t-elle. Tous ces endroits ont façonné ma façon de vivre, et se retrouvent certainement dans mes créations. »

À la question de savoir d'où

vient son amour de la soie et de la broderie, Reem Acra retourne très loin dans son enfance, le jour où, bien avant la mode du vintage, elle décide d'acquiescer à une vieille robe. « Je me souviens que quand j'avais onze ans, on est venu nous proposer de vieilles robes à la maison, raconte-t-elle. C'étaient les années 70, et personne ne pensait alors acheter des robes vintage. Et moi, à cet âge-là, je demandais à la faire ! Cette Bédouine était venue de je ne sais où, et mes parents m'ont demandé de choisir la robe. Je l'ai fait, je me suis ruée dans ma chambre pour collecter mon argent de poche et payer la Bédouine. Comme je n'avais pas assez d'argent, mes parents ont payé le reste. Aujourd'hui, je comprends que dès mon enfance, j'ai été entraînée à acheter et à regarder des choses qui sont différentes. J'étais déjà une pionnière à ce moment. » C'est en achetant cette robe qu'elle s'est mieux renseignée sur la broderie, sur la façon dont elle a été confectionnée. Et ce n'est pas tout. Dès l'âge de cinq ans, sa mère la menait dans les souks de Beyrouth pour acheter des tissus, des souvenirs qui restent très vivaces dans sa mémoire. « Ma mère m'expliquait tout à propos des tissus, des points », dit-elle.

Plus tard, ses parents l'inscriront également à des cours d'art, et notamment de peinture. « J'étais peintre, se souvient-elle. Et je commençais à me faire un nom. Le premier article écrit sur moi, d'ailleurs, était à *L'Orient-Le Jour*, en 1981, sur mes peintures ! »

**La star des « Golden Globe »**

Le parcours effectué depuis ces tendres années d'enfance et d'adolescence est énorme. Aujourd'hui, Reem Acra possède une boutique entre Madison Street et Fifth Avenue à Manhattan, depuis quatre ou cinq ans, où sont vendues des robes de soirée et de mariée. Elle a aussi une salle d'exposition entre la 57<sup>e</sup> rue et la Fifth Avenue, au-dessus de Bulgari, en face de Tiffany's, dans un

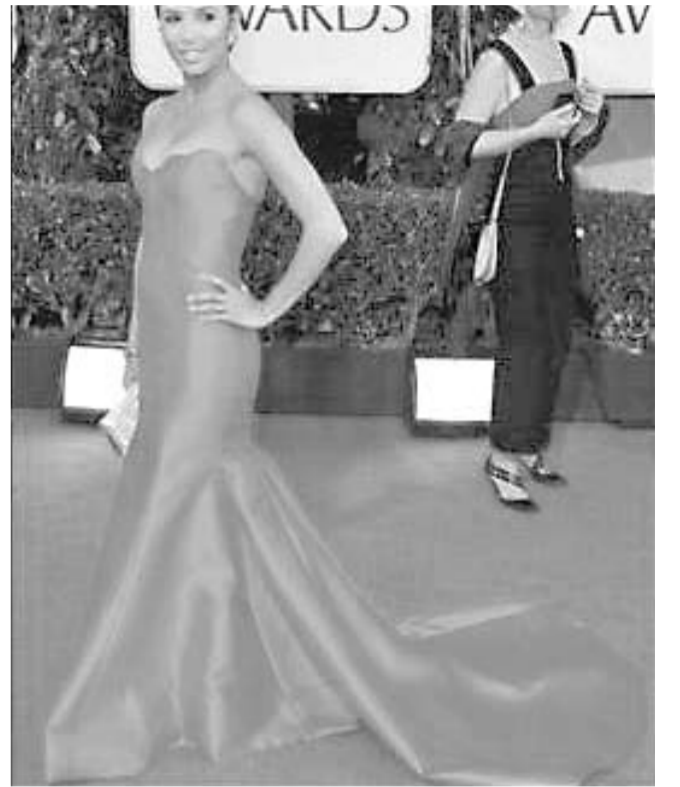
quartier des plus prestigieux. Et puis il y a l'atelier, à la septième avenue.

De nos jours, Reem Acra est sans nul doute l'un des designers préférés des stars, avec un nombre record de célébrités qui s'affichent avec ses créations à des cérémonies aussi prestigieuses que les « Emmy's Awards » et les « Golden Globe Awards ». Pour les derniers « Golden Globe », trois stars étaient resplendissantes dans des robes signées Reem Acra : Eva Longoria dans une superbe robe rouge, Olivia Wilde dans une tenue couleur lavande, très aérienne, et Rumer Willis (fille de Bruce Willis et de Demi Moore) dans une robe couleur prune d'une rare élégance. Si bien que peu avant la rédaction de cet article, la chaîne de télévision CBS a annoncé que la vraie star des « Golden Globes », c'était la créatrice, avec les plus belles robes de la cérémonie.

Reem Acra a affaire aux stars quotidiennement, mais refuse pour autant de nous divulguer certaines anecdotes, pour respecter le secret professionnel et parce que cela fait partie de sa personnalité, dit-elle. « Je suis devenue experte dans l'habillement des célébrités, souligne-t-elle. Ce qui m'aide, c'est ma capacité à comprendre les personnes qui sont en face de moi. Je n'ai besoin que de quelques minutes pour savoir comment elles doivent être habillées. Au bureau, nous sommes en fait submergés par les appels de célébrités. Je les habille pour tous les moments de leur vie : je ne suis pas concentrée sur les Oscars ou les Emmy's, les stars portent mes créations à diverses occasions. Je pourrais vous citer beaucoup de noms : Catherine Zeta-Jones, Angelina Jolie, à laquelle me lie une amitié personnelle, Jennifer Lopez, Halle Berry, il y en a tant. Je ne compte plus, et je n'alerte pas la presse à chaque fois qu'une star porte une de mes créations. Mais nous sommes néanmoins toujours cités dans la presse et les médias. *People Magazine* m'appelle souvent pour me consulter en tant qu'experte, pour savoir



Reem Acra.



Eva Longoria portant une robe signée Acra aux Golden Globe Awards.

quelles sont les prochaines tendances à Hollywood. »

Est-elle intéressée par le marché libanais et moyen-oriental actuellement ? « Je n'ai rien de spécifique pour le moment, dit-elle. Bien sûr que j'y pense toujours, et on ne sait jamais. S'il y a quelque projet que ce soit, je l'annoncerai en temps dû. » Ses créations sont-elles disponibles au Liban ? La créatrice répond que non, bien qu'elles y soient très appréciées. On peut trouver ses robes dans certaines boutiques exclusives au Koweït, à Dubaï, en Turquie, à Bahreïn et ailleurs, mais en édition limitée. « J'espère qu'un jour, mes créations seront disponibles ici », ajoute-t-elle.

**Une « passion » pour le Liban**

Sur un plan plus personnel, qu'est-ce qui lie Reem Acra toujours au Liban ? « La passion que j'éprouve pour ce pays, répond-elle. C'est tout. Je n'ai rien d'autre ici que ma passion pour le pays, les gens. Il y a

quelque chose de si attirant ici. Et puis, c'est en quelque sorte toute mon enfance. »

Après toutes ces réalisations, à quoi aspire-t-elle encore ? « Je réponds toujours à cette question de la même façon, dit-elle. J'aspire seulement à l'avenir immédiat, l'avenir lointain est très difficile à prévoir, surtout en ces temps de crise économique. Mais j'ai toujours été comme cela : je parle de mes projets actuels. L'avenir n'est pas entre nos mains »

La crise économique aura-t-elle un impact important sur l'industrie de la mode ? « Absolument, lance-t-elle. Ça a déjà commencé. Nous serons obligés de réfléchir autrement. La mode changera, comme tout le reste. Tout est imprévisible aujourd'hui, toute personne dans le business vous le dira. C'est même difficile de prédire ce que sera la prochaine collection. Après ces courtes vacances, je devrai me mettre au travail pour savoir ce qui va se passer dans le monde de la mode. »



Deux des créations de la dernière collection de Reem Acra.

# Au détour d'une rue, le petit Liban de Bruxelles

Il est presque 23 heures, et pour arriver à destination, il faut s'engouffrer dans une rue parallèle à la célèbre avenue Louise de Bruxelles. Il fait facilement cinq degrés en dessous de zéro, mais ce n'est pas le moment de geler sur place. Il faut trouver le Mont-Liban. Il s'agit d'un restaurant libanais, évidemment. Mais pas n'importe lequel. Le patron ici, c'est Maître Georges. Une grande salle toute en boiseries, un bar où trônent un énorme bouquet de fleurs et une myriade de bouteilles de vins. D'ailleurs, pour amorcer cette rencontre, Maître Georges nous offre l'une de ses meilleures bouteilles. Séquence souvenir pour ce restaurateur atypique.

**BRUXELLES, de Lélia MEZHER**

« À l'origine, je suis diplômé en informatique. Mais la guerre m'a pris mon travail, j'enseignais dans une école, et les écoles en tant de guerre... J'ai arrêté d'enseigner un moment, puis une opportunité s'est présentée à moi à l'école Kafat. Là-bas, je leur donnais des cours de maths, et

comme je mangeais au restaurant, je voyais les élèves en plein travail », raconte-t-il d'une traite, bien calé sur sa chaise. L'envie lui prend alors de se mettre aux fourneaux. « J'ai tout fait, de la plonge jusqu'à la cuisine. Le chef me disait qu'il ne fallait pas que les petits jeunes sachent faire plus de choses que moi... » affirme-t-il en souriant.

Le hasard – ou le destin – se charge ensuite du reste. Il devient maître d'hôtel au mythique Badaro Inn. La guerre une nouvelle fois l'oblige à changer de lieu de travail, il se délocalise dans le Kesrouan pour revenir à Badaro en 1982 lorsque « les choses se calment un peu ». Il gère alors un restaurant italien, Le Fumet, parce qu'entre-temps, il est allé à

Florence apprendre les secrets de la cuisine italienne.

**Un restaurant repère pour politiciens de tous bords**

« Dans mon restaurant, j'ai tout vu. Tout, se rappelle-t-il, un brin mélancolique. La salle était très belle, des boiseries partout, indique-t-il, et c'était un endroit très sûr car nous avions une salle en sous-sol. » De plus, « Badaro se situant à la lisière des deux Beyrouth d'alors, c'était une zone facile d'accès pour tout le monde. »

Petit flash-back sur cette période, et ce sont toutes les intrigues et « magouilles » – Maître Georges n'hésite pas une seconde à utiliser ce mot – du moment qui remontent à la surface. « J'étais au centre de toute cette ébullition politique et j'étais au courant de tout. Vous n'imaginez même pas le nombre de choses que je savais avant tout le monde. À tel point que le directeur des services de renseignements de l'armée disait : Si vous voulez savoir ce qui se passe, demandez à Maître Georges », se souvient-il fièrement.

« J'étais au restaurant un soir et les responsables qui

étaient là-bas se sont littéralement sautés dessus. J'ai eu deux chaises cassées ce soir-là et voilà comment a éclaté le scandale de la Transorient Bank. Le moins qu'on puisse dire, c'est que j'étais aux premières loges », raconte-t-il.

Un autre souvenir croustillant ? Il hésite puis se lance : « Un soir, le restaurant était bondé de personnalités. Sur une table, il y avait le chef d'une milice chrétienne qui a été assassiné par la suite. Sur une autre table, un autre chef de milice chrétienne toujours en vie. Dans un coin, le chef des services de renseignements de l'armée. Dans un autre, le directeur général de la Sûreté générale. Plus loin, un long tête-à-tête se déroulait entre l'ambassadeur américain de l'époque et l'ambassadeur d'Algérie. » « En ce qui me concerne, je faisais mine de ne rien entendre, je me tenais derrière le bar, l'air de rien, mais en fait, je ne ratais rien de ce qui se disait entre les deux diplomates. Ils critiquaient allègrement le président de la République de l'époque. Les autres, et notamment le chef des services de renseignements de l'armée,



À droite, Maître Georges sourit fièrement derrière son bar.

ne parvenaient pas à entendre ce qui se disait, surtout qu'une colonne le séparait des diplomates. » De cette conversation à bâtons rompus entre les deux diplomates américain et algérien, Maître Georges ne prend aucun mot, et le soir après la fermeture, il reçoit un appel téléphonique des SR. « Le chef vous attend, me dit-on sans ambages, mais je suis fatigué alors je leur réponds que je sais ce qu'il veut et que je viendrai le voir demain matin. On me répond que rien n'attendra demain, je me rends donc au quartier général et je leur déballe tout. Une semaine plus tard, l'ambassadeur des États-Unis devenait persona non grata au Liban. »

**Bruxelles et... la coexistence nationale**

Maître Georges était heureux au Liban, « je gagnais très bien ma vie, j'étais dans mon pays, que demander de plus ? ». Mais quand les conflits interchrétiens éclatent en 1989, il décide de quitter le pays. « J'avais le choix entre l'Arabie saoudite et Bruxelles. Je me suis dit qu'il valait mieux opter pour l'Europe »,

souligne-t-il. Il travaille dans un restaurant libanais du centre de Bruxelles pendant un moment, puis décide de fonder son propre établissement. Le plus dur ? Trouver les fonds suffisants pour mener le projet à terme. « L'architecte m'avait fait un devis que j'avais accepté. Les travaux ont commencé, mais il a dépassé le budget, je n'avais plus d'argent, tout s'est arrêté en plein milieu. Je suis resté un moment sans rien faire. Puis je suis parti voir une très bonne cliente qui était une habituée de l'ancien restaurant libanais où j'avais travaillé. Je lui ai exposé mon problème. Le lendemain, j'avais un chèque avec la somme nécessaire pour boucler les travaux. Je n'arrivais pas à croire... »

Déjà 20 ans et son restaurant, le Mont-Liban, est devenu une véritable institution à Bruxelles. Maître Georges fournit aujourd'hui le Sénat belge, et il connaît « tout le monde ici ». Lors de la dernière visite à Bruxelles du patriarche maronite le cardinal Nasrallah Sfeir, il aurait, selon ses propres dires, arrangé une rencontre en tête à tête avec le roi de Belgique...

Du passé, Maître Georges semble en tout cas avoir tiré bien des leçons. Dans son restaurant, entre ces murs boisés et accueillants, il est formellement interdit de parler politique. Et pour cause, son équipe est une copie conforme de la mosaïque communautaire libanaise. Dans sa cuisine, il emploie un maronite, un orthodoxe, un druze, un chiite et un sunnite.

Nadim, un habitué qui déjeune chaque midi dans ce restaurant depuis plus de six ans, atteste cependant que lorsque les choses vont vraiment mal au Liban, « les assiettes volent en cuisine ». Mais le boss n'est jamais très loin. « S'ils ont besoin de se défouler, ils peuvent sortir parler dehors. S'ils ont besoin de s'éloigner de cette atmosphère, ils peuvent prendre quelques jours de congé, je les comprends. Mais pas de politique, ça ne sert à rien. S'il ne tenait qu'à moi, je vous le dis, tous nos dirigeants sont bons pour la pouibelle... »

Pour en savoir plus sur ce lieu hors du commun, les internautes peuvent se rendre sur le site Internet du Mont-Liban, [www.montliban.be](http://www.montliban.be)



La cuisine où se déroulent les discussions enflammées...